

LA FIN DU MONDE – la seule et unique – appartient à l’humanité, à la planète-terre dans un avenir indéterminé. LES fins du monde – nombreuses – sont individuelles et brûlent l’âme et le cerveau de l’homme plus que la première. L’existence humaine, individuelle et collective, est marquée par des fins du monde différentes. L’individu, le microcosme de Leibniz, se fond et s’effraie à un moment qui trace une frontière nette, apparemment ultime, derrière laquelle l’homme n’est pas capable d’imaginer sa vie. La collectivité, la société partage cette expérience à un moindre degré. L’occurrence de la fin du monde est inversement proportionnelle au temps décollé. L’individu connaît plusieurs fins du monde dans sa vie, la société, la nation, durant la même période, n’en éprouvent probablement aucune. Mais toujours, indépendamment de son poids, la fin du monde, individuelle ou collective, constitue un point zéro qui renferme l’immobilité et le dynamisme, la cendre et le germe. Il y a des signes avant-coureurs qui annoncent la fin, mais ils restent souvent illisibles. Une perspective temporelle éloignée permet de les voir dans toute leur évidence et de nombreux textes tracent ce chemin clouté. Les auteurs scandent le temps par l’intermédiaire de « clous » décisifs, de moments-clés. Ainsi, la fin du monde est presque toujours inévitable, les héros se lancent dans un combat perdu d’avance. Néanmoins une vision plus optimiste apparaît aussi. La tension latente entre deux extrêmes, positif et négatif, qui structure les textes analysés, est énorme et indique l’importance du sentiment de sécurité pour chaque être humain. Les textes analysés ne recherchent que la vérité de la condition humaine et celle-là apparaît plus souvent dans sa monstruosité que dans sa douceur. Les présentations que donnent les auteurs des articles publiés dans le numéro 4 de *Cahiers ERTA* méritent toute notre attention. Ils attirent par la profondeur et la subtilité des analyses, l’être humain dévoilant ses mille et un visages.